

**LES DERNIÈRES HEURES DE L'APARTHEID :
MARLENE VAN NIEKERK**

Depuis la parution de son roman *Triomf* en 1994, Marlene van Niekerk (° 1954), auteure écrivant en afrikaans, est citée dans le sillage de J.M. Coetzee et Nadine Gordimer. Malgré l'accueil critique que leur a réservé la communauté blanche sud-africaine, tant le livre que son adaptation au cinéma (2008) ont été couronnés dans son propre pays. Le roman a ensuite été traduit dans cinq langues, dont le français¹.

La publication d'*Agaat* en 2004 a confirmé de manière fracassante qu'il fallait voir en Marlene van Niekerk l'un des auteurs contemporains les plus importants d'Afrique du Sud. Les droits d'adaptation à l'écran de ce roman ont également été vendus. Le livre fait un carton aux États-Unis, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et en Suède. La traduction française, quant à elle, vient de paraître chez Gallimard. La reconnaissance internationale dont jouit l'œuvre de Marlene van Niekerk, qui comprend aussi des recueils de poésie et de brefs récits, ne se mesure pas seulement au nombre de ses traductions ou de ses prix littéraires, mais également au fait qu'elle est très souvent invitée à donner de prestigieuses conférences, à participer à des débats ou à donner à l'étranger des cours comme professeur invité. Un temps fort de ce parcours est assurément son entretien avec Toni Morrison en 2010².

Aux Pays-Bas, où Marlene van Niekerk a étudié la philosophie, son œuvre a été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme. La plupart de ses titres sont d'ailleurs disponibles dans d'excellentes traductions néerlandaises, qui ont conservé, outre quelques termes en afrikaans, le rythme des phrases originales. Même si l'afrikaans dérive du néerlandais, son évolution à distance de la langue d'origine et sa créolisation ne le rendent pas d'emblée compréhensible pour tous les néerlandophones.

À l'instar de J.M. Coetzee, Marlene van Niekerk est une fine connaisseuse de la philosophie, et elle n'a aucun mal à convertir subtilement ses idées et concepts en une prose qu'elle construit par strates successives, abordant les relations humaines sans jamais tomber dans



Marlene van Niekerk.

le schématisme ou se transformer en auteur à message. On peut considérer l'œuvre de ces deux écrivains comme ressortissant à la littérature postcoloniale ou, pour être plus exact, post-apartheid, encore que ni l'un ni l'autre ne soient réductibles à un courant littéraire. C'est précisément grâce à la description détaillée, jour après jour, des rapports intimes entre les êtres que les récits évoquant le *white trash* (littéralement «déchet blanc») dans le quartier de Johannesburg appelé *Triomf* et mettant en scène de riches Boers blancs ainsi que leur domestique Agaat sont portés à une hauteur qui transcende ce qu'on a coutume de lire sur l'Afrique du Sud. Le contexte politique et racial est explicitement présent dans le roman, sans jamais toutefois dominer la narration. Marlene van Niekerk possède le talent pour débusquer la lâcheté et les turpitudes humaines, mais elle parvient aussi à découvrir, jusque dans le comportement le plus déviant et frustré, des signes encourageants d'amour ressenti par les personnages comme le besoin «de garder les gens unis». Dans *Agaat*, en outre, l'auteure décrit avec maestria la consolation que la nature et les rituels peuvent offrir.

Triomf est un des livres les plus poignants et les plus palpitants que j'aie jamais lus. En fin de compte, le roman ne parle pas d'un quartier résidentiel - *Triomf* - mais bien de l'expression minimale de la communauté, la famille, et cela sous sa forme la plus desséchée, la plus stérile:

une triple relation incestueuse qui étouffe les personnages, comme pris dans un étau. Leur dépendance mutuelle est poussée à l'extrême dans cette maison, mise sens dessus dessous, de *Triomf*, où, dans les années 1960, les blancs sans argent de Johannesburg se sont vu offrir des maisons-témoins. Leur seule gloire tient au fait qu'il est légitime de déblâter contre les *kaffers* (une injure raciste), chose au demeurant banale dans leur milieu. Malgré les déboires qu'essuient le protagoniste féminin, ses deux frères et son fils, Marlene van Niekerk parvient à mettre le doigt sur le minuscule restant de courage et de sens des responsabilités qu'ils conservent. Cela lui permet de donner figure encore tout juste humaine à ce vulnérable quatuor, rendant possible une identification de la part du lecteur. Le point de vue narratif alterne entre les quatre personnages pitoyables, pour finir par mettre violemment en lumière celui d'Oupa, le brutal grand-père de Lambert et père de Mol, Pop et Treppi. Presque jusqu'au dernier moment, Lambert, qui est sujet à des crises d'épilepsie, ignore que son père est un de ses oncles. Lequel au juste? Mystère. Lorsqu'il découvre ce secret, le feu est mis aux poudres. Un lent dénouement clôt cette intrigue diabolique, avec, en toile de fond, les changements que connaît l'Afrique du Sud dans les années 90 du siècle dernier.

Triomf ne recule pas devant l'étalage de la violence mais offre tout de même plus que l'image

d'un monde sans perspective. Le roman souligne précisément l'aspect pragmatique des personnages. Dès lors qu'ils se trouvent en marge de la société, la politique ne signifie plus guère pour eux, et les transformations en cours les touchent à peine. En dépit du fait que Treppi lâche le mot *kaffer* à chacune de ses phrases, la famille s'adapte sans mal à la nouvelle situation, qui consacre l'égalité des droits entre Blancs et Noirs. Leur vision du monde ne s'en trouve pas bouleversée. Ce sont des suiveurs, non des croyants. Treppi comprend le pouvoir de la langue, il conjure, il analyse. Marlene van Niekerk aussi. Elle use de phrases courtes, d'une syntaxe simple et de nombreuses répétitions. Même dans la traduction française, superbe, du reste, on entend sonner l'afrikaans. Dans la presse sud-africaine, *Triomf* est loin d'avoir rallié tous les suffrages. On reproche à l'ouvrage de salir les siens, d'être raciste, de présenter les Afrikaners comme des salauds, des bons à rien, des andouilles, ainsi que de vitupérer à outrance les politiciens blancs.

Dans une alternance de prose symbolique haute en couleur et de pure poésie, Marlene van Niekerk nous offre avec *Agaat* une fresque du sublime paysage sud-africain et de la vie agricole, sans oublier de broser le portrait des relations sociales affligeantes qui caractérisent le déclin du régime de l'apartheid. Dans ce décor, un cruel jeu de pouvoir oppose quatre personnes. L'homme sombrera tragiquement, l'enfant sera le dindon de la farce, et les deux femmes, une paysanne blanche et une domestique de couleur, se livreront une guerre de pouvoir sans merci jusqu'à ce que la mort les sépare, le tout sur fond d'opposition entre la communauté blanche «civilisée» et les ouvriers noirs clochardisés. L'auteure jette une lumière crue sur les rapports hommes-femmes, les relations entre mères et filles et celles entre les enfants blancs et leurs nurses noires. Marlene van Niekerk estime disposer, en tant que lesbienne, de suffisamment de recul pour pouvoir se former une image précise des relations traditionnelles entre les sexes. Et de fait, les observations auxquelles elle se livre sur les frustrations de Jak, le mari agressif, font mouche, et évitent de le réduire au simple rôle du pauvre type. Elle-même

filles de paysan, l'écrivaine réussit du même coup à intéresser le lecteur à la vie dans une exploitation mixte, où l'on est accaparé par la culture des terres et l'élevage des animaux.

Le personnage pour ainsi dire mythique d'*Agaat* est une fille de la main-d'œuvre ouvrière noire, et en 1953, alors qu'elle a quatre ou cinq ans, elle se prénomme encore Asgat (trou de cendre). Contrefaite et indisciplinée, brutalisée et violée, elle se réfugie dans le trou d'aération d'une sordide bicoque ouvrière. Milla, convaincue de ne jamais pouvoir avoir d'enfants, l'emmène dans sa propre *plaas* (maison), décolle la saleté dont elle est couverte, apprivoise la jeune femme, lui apprend à parler (l'afrikaans) et à faire de la musique, puis l'espionnera toute sa vie.

S'appuyant sur une construction ingénieuse et une allégorie audacieuse, l'auteure donne l'occasion à la domestique Agaat, après plus de quarante ans, de se venger pour longtemps de sa maîtresse et mère adoptive manquée. Paralysée par une maladie musculaire et devenue aphasique, Milla dépend entièrement d'Agaat. Trois années durant, elle reste alitée sans plus jamais quitter sa chambre. Impitoyablement, Agaat présente à Milla le miroir d'une vie de paysanne bien remplie mais sans bonheur. Petit à petit, elle lui ressert ses souvenirs. C'est ainsi qu'Agaat lit tous les jours à Milla des extraits savamment choisis de ses journaux intimes, mentionnant pêle-mêle toutes sortes d'objets, parfois de plus de quarante ans, qui sont autant de symboles des humiliations que Milla a fait endurer à Agaat. Une mystérieuse robe brodée blanc sur blanc qu'Agaat confectionne au fil des années dans la solitude, et au bout du compte conçue comme un linceul pour Milla, finit par devenir un reflet de la vie de cette dernière à la ferme. Le rejet d'Agaat, l'enfant adoptif, au moment où Milla, contre toute attente, tombe enceinte, est au centre de toutes les déclarations d'Agaat. Milla s'interroge sans fin pour savoir si la vengeance d'Agaat trouve sa source dans la façon cruelle dont elle a privé Agaat d'une place à part entière dans la famille, et l'espionnage auquel elle s'est livrée. On découvre progressivement que le nœud du problème est bien là. Dans l'épilogue, sous les mots de Jakkie, le fils, on retrouve le récit

d'Agaat tel qu'elle n'a cessé de le lui raconter quand il était petit. Son origine lui était bel et bien connue. Et depuis la naissance de Jakkie, elle le nommait en silence «tu-es-le-mien». Sans aucun doute, elle est parvenue à mettre en place un lien plus étroit avec le fils que la mère. Pas étonnant par conséquent que Milla, en tant que mère, ait éprouvé de la jalousie à l'encontre d'Agaat, même si cette jalousie s'est doublée, à la fin de sa vie, d'un sentiment de culpabilité.

Lorsque Milla fait comprendre avec les yeux qu'elle aimerait tant voir les cartes de sa propriété, Agaat ne comprend pas ce qu'elle veut dire ou estime que le moment n'est pas encore venu. Après tout, c'est Agaat qui est à la manœuvre! Quand Agaat finit par accrocher les cartes au mur après une horrible scène de défécation sur le bassin, elle expulse sa colère en traçant le trajet de la vie que Milla lui a fait mener sur les cartes en nommant, staccato, les noms des lieux où elle avait souffert. «*Welgelegen, Nietverdiend, Goedgevonden, Laatgevonden*: Beausite, Immérité, Bien-Trouvé, Trouvé-sur-le-Tard. Un cou, une tête, une colline, un coin.» Au fur et à mesure, les noms des lieux laissent place au résumé diabolique de l'histoire d'Agaat:

«Arrière cour!
Chambre de Bonne!
Lithaut!
Valisemarron!
Bonnetblanc! Cœurcercueil!
Nondit! Sansregret!» (pp. 323 - 324).

Le récit, entièrement raconté du point de vue de Milla, montre d'une manière poignante qu'en définitive ces deux femmes ne peuvent compter que l'une sur l'autre. L'ange exterminateur Agaat, dans ses gestes d'infirmière et de garde-malade, se révèle sans égale, une merveille d'attention et d'aptitude technique. Le lien entre les deux femmes est inébranlable et tragique: Milla a fait Agaat, et cela lui revient en pleine figure comme un boomerang. Mais que reste-t-il de l'être humain Agaat, une fois Milla disparue, même si elle hérite de la *plaas*?

Le livre possède une forme originale et est bien structuré: les extraits de journaux intimes à la première personne dont il est fait lecture alternent avec les retours en arrière de Milla,

rédigés avec davantage de réserve, à la deuxième personne. Entre les deux, les flots de pensées de Milla sur son lit de mort, en italique, dépourvus de ponctuation, attestent que Marlene van Niekerk est une grande poétesse. Le texte est encadré par un prologue et un épilogue dont le narrateur est le fils Jakkie, émigré au Canada.

En décembre 2009, dans une interview à l'hebdomadaire néerlandais *De Groene Amsterdammer*, Marlene van Kiekerk déclarait: «J'ai travaillé avec à l'esprit l'idée du *mimicry*, de l'imitation. Agaat imite la culture blanche, elle y est contrainte, elle se l'approprie, elle apprend les chants et les psaumes sud-africains, elle parle parfaitement l'afrikaans, elle est protestante, mais elle ne renonce pas pour autant aux vieux rituels, qui lui offrent leur part de magie. Elle apprend aussi à broder, une des activités qui, autrefois, occupaient principalement les femmes des Boers (rire). (...) Chez Agaat, ces travaux de broderie acquièrent aussi une signification magique: elle tisse un réseau fatal autour de Milla.»

DORIEN KOUIJZER

(TR. CHR. MARCIPONT)

MARLENE VAN NIEKERK, *Agaat*, traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, éditions Gallimard, collection «Du Monde entier», Paris, 2014 (ISBN 978 2 07078 38 78).

- 1 Traduit de l'afrikaans par Donald Moerdijk et Bernadette Lacroix, éditions de l'Aube / éditions d'en bas, La Tour d'Aigues / Lausanne, 2002.
- 2 Consultable sur http://wn.com/Marlene_van_Niekerk